



- **Albert Bastenier.** *Qu'est-ce qu'une société ethnique ? Ethnicité et racisme dans les sociétés européennes d'immigration.* Sociologie d'aujourd'hui. PUF, 2004.

« *Qu'est-ce qu'une société ethnique ?* » est un ouvrage d'un grand intérêt pour une profonde réflexion socio-historique sur notre actualité. Il s'appuie sur une nouvelle théorie de l'action comme recherche de l'accomplissement social s'effectuant à partir des activités humaines. Celles-ci sont orientées à travers le politique, l'économique et le culturel. Dans les travaux classiques de Dumézil sur les Indo-européens, c'est le religieux qui est nommé avec le politique et l'économique.

Aujourd'hui, le religieux est encore une orientation majeure des activités humaines mais au sein d'un domaine que l'on peut nommer « ethnique ». Il ne s'agit plus d'une référence biologique mais d'une dimension d'incarnation des membres d'une population dans leur espace-temps socio-culturel, à la fois réel, symbolique et imaginaire. Comme tel, il est constitutif de leur existence et de leur identité. C'est de là que part inévitablement leur action, sans nécessairement les y enfermer. On est donc tout à fait à côté du problème en évoquant le politique comme s'opposant à l'ethnique que l'on confond avec le racial. A cet égard, la lutte antiraciste est singulièrement réductrice, peut-être même chez Tagieff ou Viewiorka. Ce qu'il faut mettre en œuvre, c'est bien plutôt une action politique capable d'être concrètement inventive à partir de cet ethnique culturel et à travers lui. En effet, les immigrés sont singulièrement barrés sur les plans économique et politique. Leur ethnicité est souvent leur unique atout, dans la mesure d'ailleurs où elle fait écho au registre de la diversité qui reste posée comme valeur dans la culture dominante. Pour les immigrés, leur non-reconnaissance du point de vue de leur ethnicité équivaut pratiquement à une négation de leur possibilité de se situer et de s'orienter au sein des populations d'accueil. Loin d'être une régression, la référence aux droits culturels est une question de survie pour les nouveaux entrants. L'auteur souligne qu'il rejoint sur ce point les récents travaux de Touraine. Qu'est-ce que la société ethnique ? Nous avons la réponse. Après la multiplication des

génocides, la dimension ethnique, celle de l'appartenance, s'affirme comme irréductible. Ce n'est pas à côté ou au-delà d'elle mais à travers elle que doit se faire le travail politique qui lui permettra d'évoluer. C'est dans cette tension entre l'ethnique et le politique que réside, aujourd'hui, le défi majeur de nos sociétés.

Voir aussi :

Touraine A., 2004. *Un nouveau paradigme*, Paris, Fayard.

Demorgon J., 2002. *L'histoire interculturelle des sociétés. Une information monde*, 2<sup>e</sup> édition, Paris, Economica.

---

► **Sophie Chevalier et Jean-Marie Privat.** *Norbert Elias et l'anthropologie : Nous sommes tous si étrangers...* Paris : 2004. CNRS Editions.

Norbert Elias a fondé et développé une connaissance nouvelle, celle du « processus de civilisation ». Sociologue, il recourt à l'histoire, à l'ethnologie, à l'anthropologie. Intituler cet ouvrage « *Norbert Elias et l'Anthropologie* » risque d'apparaître comme le signe d'une limitation. Or, il n'en est rien. La trentaine de chercheurs internationaux, sollicités ici, relèvent des quatre disciplines précisées et nous proposent un bilan des recherches en cours sur la quasi-totalité des thèmes abordés par Elias. Ils rappellent d'abord que le processus de civilisation conjoint deux dimensions : 1/ les sociétés se dotent d'un Etat régulateur, c'est la sociogenèse ; 2/ les individus régulent leurs pulsions, les retournant même en auto-contraintes, c'est la psychogenèse. Même si Elias ne sépare pas l'une de l'autre, et si les experts de cet ouvrage font de même, certains articles concernent des résultats plutôt psychogénétiques comme la constitution de la sphère privée, le traitement social du corps, la famille nucléaire, la mort solitaire. D'autres concernent les sociogenèses : celle, en France, de la société de cour sous Louis XIV ; celle, en Grande-Bretagne de l'Etat parlementaire et du sport aristocratique ; enfin, celle, tardivement abordée, de l'Allemagne. Ce n'est qu'un an avant sa mort (1990) qu'Elias publie ses « *Etudes sur les Allemands* » que commentent ici Freddy Raphaël et Geneviève Herberich-Marx. Ils rendent un grand service au lecteur français qui ne dispose toujours pas d'une traduction de cet ouvrage capital. Au fil des contributions divers jugements sont émis. Ils sont positifs pour la transdisciplinarité de l'œuvre; pour le recours à l'histoire longue ; pour la restauration du politique face à l'économique. D'autres, comportent maintes réserves. Pour Jack Goody, Elias croit trop au progrès. Il aurait dû faire davantage de travail comparatif. En ne traitant que de l'occident, il semble lui donner comme un brevet de civilisation. L'américain Daniel Gordon, dénonce ce qu'il appelle la « canonisation d'Elias en France ». Il accuse le sociologue de germanophilie et d'antisémitisme. Paradoxe, quand on

pense que la mère d'Elias mourut à Auschwitz, en 1941. Roger Chartier répond et félicite Elias d'avoir voulu traiter le processus de décivilisation qui se révéla dans l'Allemagne nazie. Ainsi, avec « *Elias et l'anthropologie* », le lecteur, instruit et curieux, dispose d'un véritable bilan actuel, documenté, complet, objectif, concernant la portée de cette œuvre d'un des plus grands sociologues du XXe siècle.

Heinich, N. 1997. *La sociologie de Norbert Elias*, Paris, La Découverte.

► **Philippe Descola.** *Par-delà nature et culture*. Gallimard. 2005.

Analyse effectuée par Jacques Demorgon

Dans « *Par-delà nature et culture* », Philippe Descola veut en finir avec l'« humanisme épuisé » de l'anthropologie. Un tel dualisme pensé comme définitif doit être remis à sa place. Ce n'est là qu'une vision du monde qu'il nomme « naturalisme » et qu'il traite d'« anthropocentrisme ». En effet, ce « naturalisme », au plan physique, définit tous les existants comme assimilables sur la base des sciences physico-chimiques mais, au plan de l'intériorité, pose les humains comme radicalement différents du monde non humain, en leur réservant la culture et la science. Cet « anthropocentrisme » doit être corrigé en nous référant à trois autres grandes « identifications » du monde. « L'animisme » inverse les prémisses du « naturalisme » : si, humains et non humains diffèrent au plan physique, ils sont semblables au plan de l'intériorité puisque tous peuvent communiquer entre eux. C'est là, pour l'auteur, un « anthropogénisme ». On a encore deux autres grandes identifications possibles du monde. Dans le « totémisme », la similitude l'emporte sur les deux plans. Humains et non humains sont produits ensemble dans des classes totémiques, avec des « attributs matériels et spirituels communs ». L'auteur définit donc le totémisme comme un « cosmogénisme ». Enfin, dans « l'analogisme », ce sont, cette fois, les différences qui l'emportent entre humains et non humains : tant au plan physique qu'à celui de l'intériorité. Toutefois, au cœur de cette extrême diversité, ils sont, les uns et les autres, référés à des analogies et à des hiérarchies qui les composent au sein d'un « cosmos organisé comme une société », ce que l'auteur nomme justement « cosmocentrisme ». Comment passer de cette logique analytique aux concrétudes ethnologiques et historiques des sociétés ? D'abord, si dans tel ensemble humain, l'une ou l'autre de ces visions est dominante, elle

n'est pas pour autant exclusive d'une présence dominée des autres visions. Ensuite, chaque grande vision du monde est aux prises avec le jeu différent de relations inégalitaires : production, protection, transmission - ou réversibles : échange, prédation, don. L'auteur donne de nombreux exemples de cette complexité. Mais peut-on se dispenser d'une référence à l'évolution : animisme et totémisme primant dans les communautés et tribus ; l'analogisme, dans les empires ; et notre naturalisme, dans la modernité ? L'auteur fait un pas en ce sens, soulignant avec Granet, la prégnance de l'analogisme en Chine et en Inde. Le progrès en anthropologie doit tourner le dos à notre anthropocentrisme et découvrir plutôt notre faillite interculturelle. L'Orient et l'Occident ne se sont peut-être toujours pas rencontrés ! La révolution épistémique qu'opère Philippe Descola conduit l'anthropologie à devenir une autre science désormais aussi au service de l'avenir.

Demorgon Jacques, 2002. *L'histoire interculturelle des sociétés : une information monde*. Economica.

Granet Marcel, 1963. *Études sociologiques sur la Chine*. Paris : PUF.

Julien François, Marchaisse Thierry, 2000. *Penser d'un dehors : la Chine*, Seuil.

---

► Milena Doytcheva, 2005. *Le Multiculturalisme*. La Découverte.

Dans *Le multiculturalisme*, Mylena Doytcheva propose un historique, une synthèse théorique, un bilan pratique international. Le multiculturalisme s'inscrit dans une démocratie politique intégrant, hier, les droits économiques ; aujourd'hui, les droits ethnoculturels. Reste une crainte : des communautés peuvent en profiter pour entamer la liberté de leurs membres. Le multiculturalisme se défend de ce risque à travers des travaux théoriques de fondation et de clarification comme ceux de Charles Taylor et de Will Kymlica. Suivent un historique et un bilan des développements du multiculturalisme dans les différents pays. Pays pionniers, le Canada et l'Australie : la forte diversité culturelle y imposait la recherche d'un vivre ensemble plus large. Aux États-Unis, pays du melting-pot blanc, le mouvement pour les droits civiques obtint des mesures en faveur des minorités raciales. Des chaires d'études ethniques furent créées dans les universités. Pourtant jusqu'en 1988, le terme « multiculturalisme », est absent de la grande presse et ne s'y installe vraiment qu'entre 1990 et 1994. Aujourd'hui encore, les discriminations positives sont loin d'être assurées ; ainsi, dix-sept États ont adopté une loi : « English only » A la même époque, nombre de pays d'Amérique latine se définissent clairement comme des nations multiculturelles. En Europe, le multiculturalisme n'a pas vaincu les racismes nourris de nostalgie du national. La France du modèle républicain a cependant inventé des politiques de « discrimination positive » en

partant de lieux défavorisés (banlieues) et non de distinctions ethnoculturelles. Pour Mylena Doytcheva, « un certain multiculturalisme de fait » semble « aujourd'hui durablement installé », reconnaissant la personne humaine, « dans ses dimensions identitaire et culturelle ». Ce multiculturalisme s'enracine, à la fois, dans l'horreur génocidaire, et dans un aujourd'hui d'immigrations plus qu'insistantes. Mais les obstacles restent prégnants : Mylena Doytcheva évoque le onze septembre 2001. Les différences économiques et culturelles menacent les tentatives multiculturalistes. Celles-ci peuvent régresser et, trop affaiblies, disparaître, faute de pouvoir imaginer l'horizon, même lointain, d'un multiculturalisme mondial. Mylena Doytcheva a traité du multiculturalisme de façon complète mais stricte, sans aborder sa confrontation ou sa coopération avec les perspectives interculturelle et transculturelle, d'ordinaire conjointement évoquées, comme chez Alain Touraine ou chez le politologue martiniquais Fred Constant.

Constant, F. 2001. *Le multiculturalisme*. Paris : Flammarion.

Demorgon, J. 2005. *Critique de l'interculturel : l'horizon de la sociologie*. Paris : Economica.

Touraine, A. 2004. *Un nouveau paradigme*. Paris : Fayard.

---